

JEAN LEFLON
Membre de l'Institut

UN PAPE ROMAGNOL: PIE VII

Vois avez voulu réserver votre séance finale (*) à l'une des gloires les plus pures de Césène et de votre chère Romagne, Pie VII. Je n'en mesure que mieux l'honneur que vous me faites en me chargeant d'évoquer sa grande et sainte mémoire. Mais, comme son pontificat a duré vingt-trois années et quelles années!, comme le temps dont je dispose ne permet pas d'utiliser toute la documentation que j'ai amassée sur lui, vous me permettrez de sacrifier ce que l'historien français L. Fèvre a appelé l'évènementiel. Ce serait d'ailleurs superflu de vous rappeler celui-ci. Au lieu de répéter ce que tout le monde sait, mieux vaut, je pense, essayer de mettre en lumière et en valeur la personnalité si douce et si forte de votre compatriote, le pape Chiaramonti, qu'on a pu appeler à la fois un pape spirituel et le pape des temps nouveau, car les deux ne s'excluent pas, bien au contraire. Le court règne du bon pape Jean nous l'a encore tout récemment prouvé.

* * *

Que Pie VII ait pu mériter l'un et qualificatif, nous le comprenons mieux depuis qu'a été levé le voile que jetèrent sur sa jeunesse, ses longues années de professorat dans les abbayes bénédictines, son épiscopat à Imola, ses biographes du XIX^e siècle, le chevalier Artaud ten particulier. Leur discrétion s'explique, vu la mentalité religieuse des catholiques de cette époque, par la crainte de ternir sa mémoire, en quoi ils avaient en grand tort, non seulement parce qu'ils reculaient devant la vérité, mais surtout parce que, loin

(*) Si riproduce qui il testo dell'orazione pronunciata a Cesena il 21 novembre 1965, a chiusura del XVI Convegno di Studi Romagnoli.

d'y perdre, Pie VII ne pouvait que gagner à ce supplément de lumière. De patientes recherches ont en effet permis d'établir à quel point, avant d'accéder au pontificat suprême le futur pape avait vécu le drame religieux et intellectuel de son temps, car ce romagnol était trop indépendant d'esprit pour s'en tenir au conformisme; il sut à la fois entrer dans le mouvement et ne pas le suivre en aveugle; du XVIIIème, « le grand siècle », déclarait Michelet, où se mêlaient le meilleur et le pire, il retint uniquement ce qu'il comportait de fécond et de grand.

On le constate d'abord au point de vue spirituel. Que dom Gregorio Chiaramonti, moine bénédiction et moine jusqu'au cou, pour reprendre une expression de Lacordaire, ait dans sa jeunesse subi des influences jansénistes et cela en raison même de sa ferveur, seuls peuvent s'en choquer ceux qui ont du jansénisme une idée simpliste. Ces influences sont incontestables. Le Cardinal Pacca l'affirme dans ses *Mémoires* en s'étonnant de ce que Pie VII, formé par des maîtres anti-jésuites, ait en 1814, restauré la Compagnie. Les rapports de l'Inquisition de Venise signalent d'autre part qu'à Padoue le cercle janséniste local tenait ses réunions à l'Abbaye de Sainte Justine, où le futur pape fit ses études, et que le susdit cercle avait pour président dom Miari, lecteur de théologie dans ce monastère. Mais nous sommes en Italie où le mouvement évolua tout autrement qu'en France et à une époque où il n'a pas encore levé le masque, comme il le fera après 1760, fort de sa puissance, pour aboutir au fameux concile de Pistoie. Durant cette période initiale, écartant toute querelle dogmatique, il se donne comme essentiellement réformateur, dans l'esprit authentique du premier Port-Royal, et s'assigne comme objectif de spiritualiser l'Eglise en la détachant de tout le temporel qui la défigure. Que celle-ci renonce à ses biens, à ses propriétés, à ses principautés pour mettre fin au régime vicié des bénéfices, car on entre dans les ordres pour servir et non pour se nantir. Que le pape lui-même donne l'exemple en sacrifiant ses Etats pour ne plus s'occuper que du spirituel. Que l'on brise les résistances de la Curie statique et opposée à tout renouveau. Que l'on rende à la liturgie son caractère antique de théocentrisme, au lieu de disperser les dévotions sur les saints au détriment de la vraie dévotion, que le dimanche soit consacré au culte du seul Seigneur. Que l'on débarrasse les églises des superfétations ampoulées, des richesses provocantes et profanes du baroque et du rococo, pour les ramener à une simplicité évangélique et qu'on les centre sur l'autel du sacrifice eucharistique. Que l'on

développe les études ecclésiastiques, compte-tenu, y compris en théologie, en Ecriture Sainte, des méthodes positives et des progrès de la science moderne. Evidemment tout ce programme qui, aujourd'hui ne nous paraît pas tellement révolutionnaire, était de nature à séduire les âmes vraiment religieuses et les esprits éclairés.

Par là, le jansénisme italien, durant cette période, s'attira beaucoup de sympathies dans l'élite des monastères, des Universités, du clergé. Aussi a-t-on pu parler de philojansénisme, car, le masque n'étant pas encore levé, il ne s'agissait pas encore de jansénisme doctrinal et caractérisé. Quand celui-ci se découvrit, ceux qui se laissèrent d'abord séduire par son programme de spiritualisation, rompirent avec lui, pour n'en garder que ce dernier. Ce fut justement le cas pour dom Gregorio Chiaramonti, qui, devenu pape, s'inspirera uniquement, exclusivement, des intérêts du spirituel, y compris en restaurant les jésuites, que ses maîtres de Padoue ne lui avaient pas appris à aimer. Le Cardinal Pacca lui-même confesse dans ses *Mémoires* qu'après s'être laissé longtemps entraîner par le courant jansénisant, il dut, lui aussi, opérer un rétablissement analogue. Mais Pacca ne s'ouvrit pas pour autant jusqu'à comprendre l'évolution de son siècle.

Dom Gregorio ne resta pas fermé à cette évolution, bien au contraire. Par là s'explique que le cardinal zelante n'ait guère goûté les orientatitons imprimées à l'Eglise par Pie VII. Très intelligent, héritier d'une noble tradition familiale de culture, romagnol authentique et comme tel nullement porté à craindre les nouveautés, le futur pape eut admirablement le sens de son époque mouvante, troublée, mais surabondante de vie, riche de virtualités à la fois pleines d'espoir et inquiétantes. Ce bénédictin en effet, pratique en bon bénédictin le « laborare » en même temps que « l'orare ». C'est un homme d'étude, en vertu de ses fonctions, car pendant presque toute sa vie monastique, il exerce la charge de professeur à Parme, puis à Saint Paul de Rome où se forment les futures maîtres en théologie de la Congrégation du Mont Cassin. C'est aussi un homme d'étude par goût, avec une prédilection marquée pour les sciences, comme en témoigne sa bibliothèque papale conservée à la Malatestienne de Césène ou abondent les ouvrages consacrés à celles-ci. Nous savons qu'il souscrivit à l'*Encyclopédie raisonnée des Sciences et des Arts*, encore que cette Encyclopédie en raisonnant sur les unes et les autres, minât les croyances chrétiennes, car il entendait se tenir au courant du progrès des techniques et, en la matière, il s'agissait alors d'un ouvrage sans égal. En théologie, en philosophie,

Dom Gregorio recourt aux méthodes positives; il osa même patronner la méthode de Condillac, alors précepteur du jeune prince de Parme, en distinguant toutefois de cette méthode, qui ouvrait la porte à la psychologie expérimentale, la sensisme, qui ruinait la valeur de la raison.

Son épiscopat à Imola enfin, où il connut l'invasion française et fit face aux problèmes religieux posés par la République Cisalpine, avec finesse, fermeté, voire ironie, avait complété son expérience au prix de douloureuses épreuves. On ne peut lire sa fameuse homélie de Noël 1797 sur l'Évangile et la démocratie, sans admirer la position ouverte, équilibrée, vraiment évangélique qu'il prit vis à vis du nouveau régime. « La démocratie n'est nullement contraire à l'esprit de l'Évangile ». Loint d'exclure la religion, elle appelle le concours de celle-ci, car la démocratie exige des citoyens et de leurs mandataires tant de vertus, que celles-ci dépassent les forces de la nature et ne peuvent se passer des lumières de la foi ni de l'appui de la grâce. « Soyez bons catholique, concluait-il, et vous serez bons démocrates », après avoir cité la confession du Vicaire savoyard de J. J. Rousseau. Pareil langage alors semblait si hardi, que certains diocésains de l'Évêque d'Imola qualifiaient celui-ci de Jacobin. Il anticipait seulement sur l'avenir.

Ainsi se préparait le pape spirituel et le pape des temps nouveaux.

* * *

Du premier coup, aussitôt l'élection du Cardinal Chiaramonti au siège de Pierre, par le conclave de Venise, l'un et l'autre se révélèrent par deux décisions majeures, qui engageaient l'orientation décisive de tout son pontificat. Première décision: se libérer de la tutelle de l'Autriche, qui avait voulu imposer aux cardinaux son candidat, Mattei, et, en prétendant défendre la catholicisme par la croisade contre la Révolution satanique, visait en réalité à dominer l'Église et à exploiter, en faveur de sa politique, la cause de celle-ci. Deuxième décision: accepter la négociation d'un concordat que proposait Bonaparte pour réconcilier la papauté avec la France révolutionnaire et assurer la pacification religieuse. C'était, d'une main ferme et résolue, imprimer à la barque de Pierre un changement de cap tellement spectaculaire que nous réalisons mal aujourd'hui à quel point il fit sensation.

Faute d'avoir pu obtenir que le choix du Sacré Collège se portât sur un papabile selon son cœur, l'Autriche essaie en effet

d'attirer dans son orbite le nouveau chef de l'Eglise, afin qu'il rejoigne son camp et celui des puissances européennes, alliées pour abattre la Révolution. Sa Majesté apostolique lui députe un ambassadeur qui l'invite à se rendre à Vienne. Alors que Bonaparte envahit une seconde fois l'Italie, le pape se trouverait ainsi à l'abri des périls auxquels l'expose l'invasion des armées jacobines; il bénéficierait de la protection et des générosités de l'Empereur. Refus catégorique, car Pie VII entend garder son indépendance et rejoindre son poste à Rome, occupée par les Napolitains. Rien ne peut ébranler sa résolution, ni la pression des cardinaux du parti autrichien, ni les difficultés que multiplie la Cour de Vienne pour empêcher son départ: interdiction de prendre la voie de terre en traversant les Légations que les troupes de Sa Majesté ont reconquises et libérées des Français, comme des jacobins italiens; délais sur délais apportés à l'armement d'une mauvaise frégate qui doit amener le Souverain par mer à Pesaro, d'où il rejoindrait Rome, et qui mettra pour atteindre ce port dix fois plus de temps qu'il ne faut. Le pape doit se fâcher pour décider à lever l'ancre le commandant de la dite frégate qui élève objections sur objections pour différer l'appareillage: « Capitaine, on croirait que vous ne connaissez pas votre métier. Si vous ne voulez pas partir, je m'embarquerai sur n'importe quel navire. Une tartane me suffira ».

Voici maintenant dans quelles conditions Pie VII se résolut à accepter les propositions de Bonaparte, en vue de la réconciliation de l'Eglise avec la France révolutionnaire. En l'occurrence nous pouvons saisir sur le vif ses réactions immédiates, grâce au *Journal* du cardinal espagnol Despuig, témoin et confident de celles-ci. Secoué pendant des semaines sur la vieille frégate mise à sa disposition par les autorités autrichiennes de Venise, et servie par un équipage de fortune qui la laissa dériver sur les côtes d'Istrie, astreint comme les passagers à des privations, car on manquait de vivres, voire d'eau, vu la durée insolite du voyage, le pape débarqué à Pesaro était entré le 3 juillet à Rome, qui le reçut en triomphe. Mais le lendemain, une fois repliés les drapeaux, éteints les lampions, muettes les fanfares, la situation apparaît vraiment tragique au Saint Père. Les caisses sont vides, car les Napolitains ont achevé d'y épuiser le peu qu'y laissèrent les Français et les jacobins de la République romaine. Pas de ravitaillement. Pénurie d'argent, pénurie de vivres qui montent au plus haut prix. Pas de forces de police. Désorganisation totale. Par surcroît, la panique s'empare de la population, car on annonce l'arrivée de nouveaux envahisseurs,

Russes ou Français; on se demande ce qui serait le pire, les cosaques ou les carmagnoles. Comment compter pour les repousser, sur les troupes de Sa Majesté sicilienne et sur leur général, qui préfère de beaucoup la *dolce vita* à la gloire des batailles et, selon le mot de Despuig, « s'amourache des jeunes filles du pays ».

Soudain, coup de théâtre. Accourt de Verceil au Quirinal le Comte Alciati, neveu du Cardinal Martiniana, qui apporte pour la conclusion d'un concordat avec la République française les propositions de Bonaparte. Autour de Pie VII, l'ahurissement, la stupeur, surtout la méfiance succèdent à l'épouvante provoquée par l'approche d'ennemis non identifiés, mais également redoutables. Surprise heureuse? On en doute. Un piège plutôt; car des révolutionnaires français qu'on a vus à l'oeuvre pendant la République romaine, on ne peut attendre rien de bon. Pie VII, lui, garde tout son calme, toute sa lucidité et, sans balancer, se détermine. Sans doute, se déclare-t-il mal impressionné. Pourquoi? Parce que le Premier Consul lui promet de lui conserver ses Etats, s'il se montre conciliant au point de vue religieux. Le Pape n'admet pas que l'on mêle ainsi le temporel au spirituel; il n'entend pas à fortiori sacrifier celui-ci à celui-là. Il se résoud néanmoins à entamer les pourparlers, mais en distinguant le temporel du spirituel, pour assurer uniquement le second. Aucune illusion d'ailleurs sur les obstacles à surmonter. « Le Concordat sera difficile à conclure, plus difficile encore à appliquer; cela n'échappe pas à votre pénétration, écrit-il au Cardinal Martiniana », non sans une pointe d'ironie, car l'évêque de Verceil, qui ne passait pas pour très fort, avait été choisi à dessein par Bonaparte pour les premières ouvertures et il fallait refroidir son enthousiasme quelque peu naïf.

Ainsi, dès le début de son pontificat, s'affirmaient chez le nouveau Pape, d'une part la détermination de se placer exclusivement sur le plan spirituel, pour garantir les droits et l'indépendance de celui-ci; d'autre part, un esprit assez ouvert, assez hardi pour saisir l'occasion que lui offrait à l'improviste, on pourrait dire « à la housarde », le consul Bonaparte, enfin la fermeté d'une volonté qui a le courage d'aborder sans illusion les plus ardues problèmes et qui poursuivra, malgré tous les obstacles, une voie qu'une intelligence lucide et une conscience très religieuse ont tracée.

Pour restaurer l'Eglise de France, la religion et garantir les intérêts primordiaux du spirituel, Pie VII se prêta donc à sacrifier les biens ecclésiastiques, l'épiscopat, les hommes d'Ancien Régime, voire même à concéder que la catholicisme ne soit pas reconnu religion d'Etat. L'enjeu lui parut d'un tel prix qu'il ne se laissa

arrêter ni par les fâcheux et parfois déloyaux procédés de Bonaparte, ni par la résistance du Sacré Collège et de la Curie. A quel point les cardinaux furent navrés du traité conclu par Consalvi, nous le savons par un prêtre de Toulouse, Cornu, qui écrivait à son archevêque, Mgr de Fontanges: « Quand ils se rendirent à la Congrégation qui devait décider la ratification du concordat, ils étaient tristes et mornes, comme le jour où ils se rendirent à Saint Pierre assister au *Te Deum*, ordonné par le général Berthier, pour l'établissement de la République Romaine ». Nous savons d'autre part que la Congrégation du 11 août s'était coupée en deux: 14 cardinaux se prononcèrent pour la ratification sans conditions, 12 pour la ratification avec réserves, 2 contre la ratification des articles les plus litigieux. Pie VII dut s'imposer à ses consultants, comme le Premier Consul s'était imposé aux politiciens et aux idéologues rétifs de Paris.

* * *

Dès le début de son pontificat, Pie VII n'avait pas seulement fait preuve de décision et nettement marqué quels seraient l'esprit et l'orientation de son règne; il avait, par surcroît révélé sa manière. Or celle-ci ne laissa pas de dérouter parfois ses contemporains et de fausser leurs jugements, voire ceux de certains historiens. Sa personnalité authentique échappait en effet à quiconque se laissait séduire et déconcerter par sa simplicité, sa gentillesse, sa bonté, son entrain, sa gaiété, voire ce que le représentant de l'Autriche à Rome appelle ses « badinages ». D'aucuns en concluaient qu'il manquait de caractère, insinuaient même qu'il n'était pas capable de traiter sérieusement les affaires sérieuses. En réalité, cet extérieur habituellement très détendu masquait une tension intérieure; car une maîtrise des soi-même, laborieusement acquise, ne laissait pas soupçonner les efforts qu'il s'imposait et sa haute vertu, inspirée par une religion profonde, s'exerçait avec une « élégance » « qui est, relève à juste titre le P. de Grandmaison, dans l'ordre surnaturel, ce qu'est la distinction dans l'ordre naturel ».

Cette tension s'explique, à son honneur, par le souci constant de freiner les réactions très vives de son tempérament romagnol et de son esprit ironique, moqueur, voire cinglant, que trahissent certaines échappées, lorsque poussé à bout, l'indignation le gagne. La « comédiantre tragediantre » qu'il infligea à Napoléon, lors du Concordat de Fontainebleau, suffit à le prouver, encore qu'il ait pris une autre forme, comme c'est généralement le cas pour les

mots dits historiques, concentrés et forcés dans les termes. L'Evêque de Cervia, Gazzola nous en a en effet transmis la teneur exacte, telle que la lui rapporta Pie VII lui-même, une fois revenu à Césène : « Cela commence par une comédie, cela finit par une tragédie ». Consalvi, d'autre part, nous rappelle dans ses *Mémoires* de quelle façon le Saint Père bouscula, peu après son élection, l'ambassadeur de Vienne, en réclamant avec vigueur que l'Autriche restituât au Saint Siège Bologne et les Légations : « Que Sa Majesté prenne bien garde ! Quand on introduit dans sa garde-robe les vêtements d'un autre, on risque d'y introduire la teigne ». « Le Pape est bien jeune dans le métier », déclarait alors à Consalvi, Ghislieri très mortifié.

Même vieilli dans le métier et au prix de quelles épreuves, le Saint Père reste aussi ferme. L'histoire de sa longue captivité à Savone, à Fontainebleau le démontre. Napoléon a beau l'isoler pour le réduire, le couper de ses conseillers, lui envoyer, outre le préfet de Savone, qui venait, en grande tenue, le visiter chaque jour, des cardinaux et des évêques pour le chapitrer et l'engager à céder, rien ne vient à bout de sa résolution et si, un instant malade, épuisé, Pie VII semble faiblir, bien vite il se redresse. Sans capituler pour autant, le pape s'applique à discipliner ses impulsions et sa nervosité naturelle. « J'aurai de la patience, déclare-t-il à Chabrol. J'ai su dominer mon caractère qui était naturellement vif et emporté et gagner ainsi sur moi. Je ne veux rien faire que par réflexion. Mais, si on me connaît, on sait que je ne cède jamais à la crainte. La mort même ne serait rien pour moi ». Si grande que soit sa patience, laborieusement acquise, il prévient toutefois le préfet du Lamone, qu'il ne faudrait pas en abuser, faute de quoi, si on lui présentait des exigences inadmissibles, il serait capable de se livrer à « des extravagances ». Ce serait justement le cas si Napoléon voulait l'installer à Paris. Qu'on se garde bien de transférer son siège dans la Capitale de l'Empire d'Occident : « Je ne répondrais plus de ma tête et de mon émotion : je ferais un éclat ».

Aux éclats, Pie VII, qui veut se contenir, préfère les réparties qui déroutent sans blesser et, sous une forme spirituelle, enjouée, glissent une bonne leçon. Voici, parmi beaucoup d'autres, deux traits significatifs de cette adroite manière.

Le premier concerne la nomination de l'Archevêque de Bologne. Le pape qui n'a pas encore quitté Venise, veut confier ce siège au bon Cardinal Caprara. Mais, comme il s'agit, une fois de plus des Légations, Sa Majesté Apostolique qui entend s'approprier celles-ci, oppose un formel veto pour obtenir un titulaire à sa dé-

votion. Lors d'un entretien avec l'ambassadeur de Vienne, relatif à cette affaire, le Souverain Pontife ne se braque plus, comme il l'avait fait trois jours plus tôt, en réclamant et sur quel ton! la restitution de ses provinces occupées par les troupes autrichiennes; mais, selon l'expression même de Ghislieri, « badine ». « Vous pourriez très bien, déclare-t-il à celui-ci être archevêque de Milan, comme jadis Saint Ambroise qui, envoyé en Italie de la part de l'Empereur, finit par devenir archevêque de Milan ». C'était, sans appuyer, distinguer les domaines spirituel et temporel, sous couleur d'un précédent exceptionnel, en égalant, avec une pointe d'ironie, à Saint Ambroise, le diplomate flatté et amusé.

Le second trait, postérieur de dix ans, mêle à la gentillesse plus de sévérité. Pie VII se trouvait à Savone et, par ordre de Napoléon, était étroitement surveillé. Comment il saisit l'occasion de laisser entendre à César Berthier, commandant de sa garde, dite d'honneur, qu'il n'était nullement dupe de cet honorable titre et ne se méprenait pas sur le rôle assigné à son geôlier, le préfet du Lamone, Chabrol le relève lui-même dans l'un de ses rapports quotidiens à l'Empereur. Au général, qui lui demandait l'insigne faveur de marier sa fille, le Saint Père répondit: « J'en chargerai mon chapelain. Après le mariage, je donnerai ma bénédiction aux jeunes époux. Mais je ne puis davantage. La faute en est à Saint Pierre qui a baptisé dans sa prison, mais n'y a pas marié ».

Quant à ceux qui risquaient de l'énerver en essayant de le rallier aux vues de Napoléon, Pie VII se dérobait à leurs argumentations en évoquant avec un sourire quelque peu narquois des souvenirs pittoresques, ce qui les empêchait d'accrocher le sujet qu'ils venaient traiter. Il procéda ainsi à Fontainebleau en recevant les évêques français que Napoléon lui députait pour lui arracher des concessions. Il leur raconte et longuement de bonnes histoires d'Imola, de Césène. C'est du même procédé qu'il use vis à vis du Cardinal Pacca, qui devait l'exaspérer pas ses minuties et son étroitesse d'esprit. Dans le texte original de ses *Mémoires*, ce dernier, auquel échappait la finesse de ce jeu, s'en autorise pour assurer que Pie VII, soucieux avant tout de sa tranquillité, évinçait systématiquement quiconque essayait d'aborder avec lui les questions les plus urgentes. Lui s'amusait quelque peu, car il était naturellement ironique et moqueur, des vains efforts déployés par ces indésirables pour entamer la discussion. « Il y a deux sortes de diplomates, observait le Pape Jean durant sa nonciature à Paris: ceux qui ne par-

lent pas et ceux qui parlent beaucoup pour ne rien dire ». Il aurait pu ajouter : « Pour empêcher les autres de parler ».

Ces échappatoires toutefois ne relevaient pas seulement d'une tactique adroite et malicieuse; elles répondaient à la juste conception du rôle que doivent tenir les grands chefs. Un cardinal, qui connaissait bien l'Evêque d'Imola, avait, au Conclave de Venise, nettement éclairé ses collègues sur ce qu'ils pouvaient attendre de ce *papabile*: « Je vous avertis. Chiamonti sera un petit pape dans les petites affaires. Mais, si les circonstances deviennent grandes, il sera aussi grand qu'elles ». Pie VII en effet n'aime pas s'occuper des petites affaires et laisse à ses sous-ordres le soin des détails. Il réserve son autorité pour les décisions majeures et les orientations capitales. Alors le Saint Père s'affirme, s'engage et poursuit malgré toutes les oppositions de son entourage. Malheureusement, ses sous-ordres n'étaient pas tous des Consalvi et il arriva parfois, souvent même, que, par inintelligence, indolence, voire même mauvaise volonté, ceux-ci gênèrent, voire contrarièrent l'action du Pape. Pie VII, qui s'en rendait compte, ne laissait pas d'en souffrir.

* * *

Or, c'était justement quand les circonstances devenaient grandes et quand il lui fallait trancher, qu'une tension de surcroît et combien dramatique s'ajoutait chez lui à la tension habituelle exigée par la discipline de son tempérament romagnol, car le parti à prendre devenait pour lui une affaire de conscience. Quels angoissants débats connaissait alors cette conscience avant de se prononcer! Pour vous éclairer à ce sujet, je me bornerai, vu le temps limité dont je dispose, à deux cas, singulièrement émouvants et caractéristiques, quitte à sacrifier les drames de Savone et de Fontainebleau, gravés dans toutes les mémoires.

Il s'agit en premier lieu du sacre de Napoléon. Nous savions combien furent longues et parfois orageuses les négociations nouées pour obtenir que le successeur de Pierre vînt à Paris couronner le nouveau Charlemagne; elles durèrent près de cinq mois, parce que Pie VII posait des conditions qui d'ailleurs, selon ses principes, étaient uniquement d'ordre spirituel, car, malgré les instances de ses cardinaux, il refusa d'inscrire dans celles-ci la restitution des Léfations, incorporées au royaume d'Italie ... Or, il ne recevait que des assurances de bonne volonté, sans aucun engagement précis, et ses conseillers, pour un certain nombre, défavorables à la France, faisaient pression

pour que, vu ces dérobades, le pape refusât l'invitation de Napoléon. A quel point Pie VII fut alors angoissé en balançant le pour et le contre, les dépêches envoyées à Vienne par le représentant de l'Autriche à Rome, Lebzelter, nous le révèlent : « Il en est malade », écrit ce dernier le 31 août 1804. « Samedi matin, ajoute-t-il le 4 septembre, Sa Sainteté se trouvait dans un si grand abattement qu'elle ne put dire la messe, ni même l'entendre à genoux ». Le Pape qui faisait de la réponse à donner une question de conscience s'était en effet imposé des pénitences, des jeûnes, des veillées de prières pour obtenir les lumières de Dieu, déchiré qu'il était entre l'opposition ardente de la plupart de ses cardinaux et les avis de Consalvi, qui partageait ses vues personnelles, mais contre la diplomatie duquel le Sacré Collège menait une guerre ouverte. Ce fut seulement, après avoir décidé en faveur de l'invitation impériale, qu'il retrouva enfin la paix et la santé.

Mais, au début d'octobre, l'arrivée du général Caffarelli, porteur d'une lettre de Napoléon, inconsistante dans ses promesses, ranime son anxiété. « Le pape était si troublé la dimanche et le lundi qu'il ne put dire sa messe qu'en se trompant à tout moment dans le plus grand désordre et la parole expirait sur ses lèvres », mande à sa Cour, le 6 octobre Lebzelter. « Ce ne fut qu'avec peine qu'on l'engagea à prendre vers le soir, quelque nourriture, ayant jeûné depuis la veille et passé la nuit en prières. Mardi, il était d'une altération et d'un abattement qui firent craindre pour sa santé. Jusqu'hier les prières et les jeûnes ont continué. Mgr. Altieri, Maître de Chambre, m'a dit lui-même qu'il l'a trouvé plusieurs fois à genoux, pleurant à chaudes larmes, les bras levés vers le ciel, qu'il était des heures entières dans cette position, implorant le Seigneur de le sauver de ce moment critique et de l'éclairer sur le parti à prendre ».

Fallait-il donc, vu la lettre de Napoléon, reconsidérer l'affaire et remettre l'acceptation en cause? Mais comment revenir sur celle-ci, expose-t-il au mandataire de Vienne? Le pape ne pourrait s'y résoudre sans infliger à Napoléon une mortification sanglante, qui le dresserait contre l'Eglise, car le secret ne fut pas gardé sur les négociations menées depuis des mois, et toute l'Europe sait que le Saint Père consent à sacrer le nouvel Empereur. Sur les résultats positifs que sa « condescendance » obtiendrait, Pie VII, pourtant, ne s'illusionne guère. « Elle est faite, déclare-t-il, pour causer de l'impression et j'ai tout lieu d'espérer des avantages pour le catholicisme en France; c'est ce qui pourrait m'y décider et ce serait bien

malheureux de n'en tirer aucun fruit. Mais assurément, j'espère qu'il n'en sera pas ainsi ». Entre les conséquences funestes et certaines qu'entraînerait un refus, et les conséquences favorables, mais très problématiques qu'aurait sa venue à Paris, le Pape devait choisir, sinon au mieux, du moins au moins mal.

Après avoir, de nouveau, longtemps, longuement prié, jeûné, réfléchi, il maintient donc sa décision, malgré l'amère déception que lui cause la lettre impériale apportée par le général Caffarelli. Sa résolution une fois prise, Pie VII revient alors à sa sérénité, voire, selon l'expression même de Lebzeltern à « sa jovialité naturelle ». « Après tout, observe-t-il à Lebzeltern, avec un fin sourire, je connais la manière dont il faut traiter avec les Français ». Sur quoi, le pape, avec malice, évoque ses souvenirs d'Imola durant la guerre d'Italie et la Cisalpine. Quant à la façon dont on l'oblige à « des marches forcées » pour hâter le sacre de Notre Dame, ce n'est pas pour lui qu'il s'en plaint, mais pour « les vieux cardinaux » qui l'accompagnent. « Que faire, ajoute-t-il, les Français sont si pressés »!

Ces textes si révélateurs, dus à un témoin direct et, en vertu de sa mission, peu flatté des honneurs exceptionnels accordés par le successeur de Pierre au rival de Sa Majesté Apostolique, suffiraient à nous prouver que ce pape, souvent qualifié de faible par son entourage, voire par Lebzeltern lui-même, savait aux heures décisives, se déterminer lui-même, assumer ses responsabilités malgré toutes les influences contraires. Ils nous révèlent par surcroît son style très personnel, celui d'un homme de Dieu qui se prononce en toute conscience, compte uniquement tenu des intérêts de l'Eglise et du spirituel, après avoir longuement recouru à la pénitence et à la prière. Le souci de tout peser provoque chez lui des crises douloureuses qui affectent sa santé; puis, convaincu d'avoir humainement et surnaturellement accompli tout son devoir, il s'en remet à la Providence, et rasséréné, expose les problèmes les plus graves avec une gentillesse charmante, teintée d'une douce ironie, qui trahit sa bienveillante et charitable perspicacité.

* * *

J'en arrive maintenant, en laissant de côté de longues années d'histoire, à un autre drame de conscience, qui ne manquera pas d'émouvoir tout particulièrement les descendants des Romagnols d'alors, sujets fort mal commodes et continuellement insurgés contre l'autorité temporelle des papes. Il s'agit en effet, du gouvernement

des Etats Pontificaux. Ce drame jusqu'à présent mal connu et que nous dévoilent les rapports de l'ambassadeur d'Autriche à sa Cour, me semble par surcroît susceptible d'éclairer singulièrement la dernière partie du règne de Pie VII, encore insuffisamment étudiée, car le conflit du Sacerdoce et de l'Empire, objet de tant de travaux, a trop exclusivement accaparé les recherches. Il s'agit du gouvernement des Etats Pontificaux de 1815 à 1823.

Combien le Saint Père avait lutté et souffert pour résister à Napoléon, qui, finalement, les avait entièrement confisqués, personne ici ne l'ignore. Vous savez également pour quelles raisons, d'ordre essentiellement religieux, Pie VII, en l'occurrence, se montra d'une intransigeance inébranlable. A l'époque, et, après celle-ci, longtemps encore, on ne voyait pas d'autre moyen de garantir l'autonomie spirituelle du chef de l'Eglise, que le maintien intégral de la solution traditionnelle consacrée par une histoire séculaire.

Or, ces Etats, que lui restitua le Congrès de Vienne, furent pour Pie VII, après 1815, la plus lourde des croix. Consalvi prévoyait bien, dès 1815, et il l'a écrit au Cardinal Pacca, que si le gouvernement pontifical continuait à commettre trop d'erreurs en voulant y restaurer purement et simplement le régime du passé, il les perdrait — je cite — « avant trois mois ». Un délai beaucoup plus long lui fut accordé. Le Cardinal, alors au Congrès de Vienne, s'en tenait à dénoncer les périls d'une réaction imprudente, en préconisant des transitions et des adaptations, qu'il escomptait efficaces pour sauvegarder la souveraineté du Pape.

Tandis qu'en l'occurrence, Consalvi raisonnait en homme d'Etat, ce fut au contraire le problème de fond, qu'accablé par les difficultés que lui créait son pouvoir temporel, Pie VII se posait, en s'élevant de ce que Pascal appelait « l'ordre des corps et des esprits » à « l'ordre de la charité », pour essayer de le résoudre. Les réformes qu'il a progressivement réalisées se heurtent en effet à l'opposition des zelanti de la Curie et des bureaux qui, selon le mot de l'historien Schmidlin, les « sabotent ». Elles satisfont moins encore les libéraux et les carbonari qui les trouvent trop timides, voire fallacieuses, et fomentent de continuelles révoltes. De là chez le Saint Père une angoisse croissante qui, en avril 1817 détermine une très grave crise de santé. Au représentant de l'Autriche, qui alerte aussitôt sa Cour, Consalvi avoue alors son inquiétude. « Sa Sainteté, écrit Lebzeltern, se ressent plus que jamais de sa maladie bilieuse; elle n'a point d'appétit; sa faiblesse est extrême; dès qu'elle est en état de repos, elle est gênée par un hoquet fréquent

qui ne cesse que lorsqu'elle fait quelques mouvements. Les glandes du col et des jambes sont enflées ». Enfin, de pénibles insomnies nerveuses et des vomissements l'épuisent. Le 4 avril, le diplomate parle de « danger imminent » et, prévoyant le pire, signale à Vienne les exclusives à porter lors du prochain conclave. Sans doute, le Souverain Pontife a-t-il « pu assister à une partie des cérémonies de la semaine sainte », mais ce ne fut qu'en « opposant à un état de langueur presque insurmontable toute la force que donne la ferveur religieuse. Tous les assistants ont été frappés du changement qui s'est opéré dans son extérieur. Le Saint Père paraissait succomber sous le poids de ses infirmités et lutter avec les plus prêtes à l'enlever ». Le 5, jour de Pâques, le Pape qui tenait à officier dans la Basilique Saint Pierre, « se trouve mal pendant sept minutes durant sa Messe, entre la Consécration et la Communion. Il dut se retirer dans une petite loge préparée derrière le trône pontifical ». Une fois revenu à lui, il put « achever le Saint Sacrifice, et, au prix d'un pénible effort, donner à la loggia du portail, la bénédiction *Urbi et Orbi* ». Mais sa faiblesse était si grande qu'il ne put la donner debout et « suait à grosses gouttes ».

Je laisse aux médecins de cet auditoire le soin d'interpréter tous ces symptômes alarmants, pour m'en tenir aux causes morales de cette grave crise, telles que les révéla Consalvi à l'ambassadeur d'Autriche: « Le Cardinal, écrit Lebzertern, attribue ces indispositions à la grande sensibilité du Saint Père, qui s'affecte trop vivement des chagrins inséparables de ses rapports de chef d'Eglise et de souverain temporel ».

« Ses rapports de chef d'Eglise et de souverain temporel »: cette formule concise, si je l'interprète bien, oppose les antithèses entre lesquelles Pie VII se débat. Comment, dans le domaine de Saint Pierre, exercer son double pouvoir spirituel et temporel sans que le second porte préjudice aux âmes chrétiennes de ses sujets? Jadis à Imola, sous la République Cisalpine, il avait su concilier le régime démocratique et l'Évangile. Comment concilier avec cet Évangile et avec sa charge pastorale, objets essentiels de sa mission, ses prérogatives de chef d'État? La situation nouvelle créée par la Révolution, par l'introduction des idées et des institutions françaises, ne rendait-elle pas désormais incompatibles les deux autorités du Souverain Pontife à la fois Pape et Roi dans ses États? Agir en roi, pour défendre ses droits contestés par les carbonari et les libéraux, ne l'exposait-il pas à dresser ses fils contre l'Eglise elle-même? Recourir à une répression policière ou militaire lui répugnait.

Faire appel aux interventions de l'Autriche le choquait plus encore, car c'eût été empirer la situation, en blessant le sentiment national italien fort en éveil et, d'autre part, au point de vue religieux, exposer le Saint Siège à subir la pression de Vienne et à perdre son indépendance.

Pie VII ne réussit pas à échapper au dilemme dans lequel il se trouvait enfermé par sa souveraineté temporelle et sa mission évangélique. Qu'il ait eu conscience de ce problème jusqu'à en souffrir physiquement et nerveusement, on doit le relever à son honneur. Les historiens, je sais, ont porté sur cette fin de son règne des jugements aussi sévères que les zélants de la Curie romaine. Les premiers lui reprochèrent d'avoir alors oublié son homélie de Noël 1797 et, faute de l'ouverture d'esprit et de l'énergie nécessaires, de n'avoir pas su innover pour sortir de l'impasse; les seconds de laisser trop flotter les rênes au lieu de réagir vigoureusement avec la Sainte Alliance contre les ennemis du trône et de l'autel.

La solution de ce qu'on appellera au XIX^e siècle « la question romaine » était si difficile qu'il faudra plus de cent ans pour la trouver à la satisfaction de tous. Seul, le temps, qui permet une maturation, arrange bien des choses. Or, le temps fut mesuré à Pie VII dont la longue captivité et, après 1815, les inquiétudes dues à la crise de l'Etat pontifical, avaient usé les forces et ruiné la santé. Du moins, faut-il reconnaître que ce grand Pape avait vu pourquoi les antithèses contre lesquelles il butait appelaient une révision des conceptions passées. La fin restant la même, à savoir assurer l'indépendance spirituelle du successeur de Pierre, l'évolution historique n'exigeait-elle pas qu'on la garantît par des moyens en rapport avec les temps nouveaux?

Plus encore que le courage avec lequel il défendit la liberté du Souverain Pontife contre le césaro-papisme napoléonien, jusqu'alors uniquement invoquée pour sa gloire, il importait, je crois, d'apporter quelques lumières sur le drame secret qu'à la fin de son long règne, ce pape essentiellement spirituel, douloureusement vécu. Ce sera toute ma conclusion, si l'on peut appeler conclusion de simples perspectives, ouvertes sur les recherches qui restent à entreprendre pour éclairer la dernière partie du Pontificat de Pie VII.

Je ne pense pas d'ailleurs que cette conclusion puisse déplaire aux bons romagnols qui m'ont écouté avec tant de sympathique attention.